

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les écrits **Miguel-Ange Asturias : prix Nobel 1967**

René Tavernier

Volume 10, Number 1 (55), January–February 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29589ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tavernier, R. (1968). Review of [Les écrits : Miguel-Ange Asturias : prix Nobel 1967]. *Liberté*, 10(1), 54–55.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

miguel-ange asturias: prix nobel 1967

Je l'ai rencontré il y a quelques années, bien avant qu'il fut nommé ambassadeur du Guatemala en France: il était alors en exil. Avec le chilien Pablo Neruda, le cubain Alejo Carpentier, le brésilien Jorge Amado, Miguel-Ange Asturias incarnait l'intelligence en révolte contre l'état social arriéré de l'Amérique latine. Et n'est-ce pas une étrange coïncidence qu'au lendemain de la mort de Che Guevara — (le premier révolutionnaire sud américain depuis Bolivar qui ait rêvé d'agir sur tout le continent et qui n'ait pas été lié à un seul pays, à une patrie —) le Prix Nobel soit attribué à un homme dont l'existence et les voies sont fort différentes mais dont l'esprit a la même exigence de liberté. Il est vrai qu' Asturias, bien qu'ayant vécu longtemps loin du Guatemala, lui est resté profondément lié. Son étrange visage, presque asiatique est celui d'un authentique descendant des Mayas. Et l'oeuvre même — poèmes, contes, romans — de l'écrivain est toute entière sortie d'une terre fertile et féroce, de la forêt vierge, des volcans, de l'exubérance végétale, des fleurs et des fruits magnifiques, des jaguars, des tornades, du soleil et de la pluie des Tropiques. Et d'un peuple patient, opprimé, cachant une violence qui brusquement fait explosion.

Miguel-Ange Asturias est non seulement l'enfant mais la voix de ce pays antique et sauvage que les conquérants espagnols et les compagnies américaines qui en contrôlent l'économie ne sont jamais parvenus à définitivement juguler. L'oeuvre d'Asturias est à la fois une protestation et un jaillissement d'images. Protestation contre la condition d'un peuple presque toujours soumis à de honteuses tyrannies. Et l'un des meilleurs sinon le meilleur roman d'Asturias demeure précisément Monsieur le

Président, peinture d'une dictature en Amérique Centrale (Asturias s'était inspiré de celle d'Estrada Cabrera au Guatemala). Ce récit d'une intensité et d'une cruauté presque insoutenables ne se confine pas dans le réalisme : il est animé par cet ouragan lyrique que l'on retrouve dans tous les ouvrages de l'auteur. Celui-ci n'a pas voulu construire des romans à thèse; son oeuvre n'est pas celle d'un romancier politique. Mais son humanité comme son imagination, sa communion avec la nature, son amour des humbles, sa compréhension des êtres et des choses font que les livres de Miguel-Ange Asturias portent témoignage. Mais ils le font comme l'arbre porte témoignage pour le sol qui l'engendre.

La splendeur insolite du Guatemala passe dans la phrase d'Asturias. Ce métis descendant d'indiens Mayas et d'espagnols a su unir en lui une culture internationale. Et notamment française, (la France est à coup sûr sa patrie d'élection) et une vision originale où le réel, le rêve, le cauchemar, le mythique se mêlent.

Les légendes du Guatemala traduites par Francis de Miomandre et vantées par Paul Valéry firent connaître en France l'écrivain qui publia par la suite *Hommes de Maïs*, *l'Ouragan* (où le romancier dénonçait la célèbre "United Fruit"), le *Pape Vert* (dont le thème est analogue et qui raconte comment un jeune yankee se taille un empire économique en Amérique Centrale), *Les Yeux des enterrés* qui, avec les deux livres précédemment cités, forme la trilogie du Guatemala écrasé par les puissances d'argent. *Week end au Guatemala*, recueil de contes, traite le même sujet avec encore plus de dureté. D'autres volumes ont rassemblé des nouvelles fantastiques *Le Miroir de Lidadal* paru en 1967 et *Torotumbo*. Le dernier roman de M. A. Asturias, traduit et publié en France il y a deux ans sous le titre *Une certaine mulâtresse*, témoigne d'une verve, d'une salacité, d'une frénésie sensuelle, d'une puissance cosmique qui bouleversent nos habitudes de raison et le cadre traditionnel de l'espace-temps auquel nous sommes habitués.

Miguel-Ange Asturias est disions-nous plus haut une intelligence en révolte. Bien plus que cela: c'est le langage même d'une nature apocalyptique.

RENÉ TAVERNIER